

Le Christianisme ne définit pas toujours très clairement entre la souffrance contre laquelle nous avons à lutter et celle que nous ne pouvons pas éviter.

Il est une souffrance **incontournable**, reflet de notre condition de créature qui témoigne de **la distance entre ce que nous sommes, et ce à quoi nous sommes appelés**.

Mais il est aussi une souffrance qui est la **conséquence de nos égoïsmes et de nos injustices**. Une souffrance que nous nous infligeons mutuellement.

Il est normal d'éviter ou de **lutter contre tout ce qui nous meurtrit, tout ce qui nous fait du mal**.

Alors **OUI**, il y a une souffrance que nous devons **assumer** comme **conséquence de notre effort à la faire disparaître d'entre les hommes**.

“La douleur n'est bonne — acceptable — que si elle n'est qu'une étape, un passage qui conduit à son élimination.”¹

Bien sûr, nous pouvons **éviter** bien des contrariétés, bien des déchirements, bien des souffrances. Il suffit de fermer les yeux sur la détresse des autres et de nous enfermer dans la recherche égoïste de notre seul plaisir.

Mais ce sera toujours à un prix fort : celui de ne plus aimer.

Lorsque l'on **aime** et **vit** intensément sa vie, **on ne peut être indifférent à la souffrance de l'autre**, quelle qu'elle soit. On ne peut aimer sans se rendre **vulnérable**.

Aimer implique la **compassion**, le **“souffrir avec”**.

On ne peut être “étranger” à l'autre et à sa souffrance.

De cette solidarité douloureuse surgit la **libération** et le **salut** pour le monde.

C'est ce que nous révèle le Crucifié : **Il sauve celle ou celui se fait le prochain de celui qui souffre et s'engage pour que cesse sa souffrance**.

¹ Dorothee Sölle, 1929-2003, théologienne protestante allemande